La prof d'histoire-géographie nous avait prévenus : on ne finirait pas le programme. On était charrette, selon son expression. Notre classe de 5e D du collège Boris-Vian était soulagée. Pourtant, quand Mme Dupin a inscrit au tableau, de son écriture tout en rondeurs, « L'étude du Maghreb », il y a eu un murmure d'intérêt. Nous, les élèves originaires d'Afrique du Nord, allions enfin pouvoir parler de notre autre patrie ! Comme il ne restait plus suffisamment de temps pour aborder à la fois le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, la prof a décidé d'organiser un vote à main levée pour choisir un seul de ces trois pays. L'Algérie l'a emporté de deux voix devant le Maroc et de trois devant la Tunisie.

– Que connaissez-vous de l'Algérie ?

Plutôt que d'écrire au tableau, Mme Dupin préfère en général la discussion. Elle reformule ses questions jusqu'à ce que nous réagissions. Cette fois, devant notre silence, elle a abordé le problème d'une autre façon :

– Qui est déjà allé en Algérie ?

Ç'a été comme si elle réveillait des zombies. Tous les originaires d'Algérie se sont mis à raconter leurs différents séjours dans « leur » pays. Chacun avait une histoire à placer sur sa famille, sa région, ses coutumes… Tout le monde

parlait en même temps, ça partait dans tous les sens. Un concours semblait lancé pour savoir laquelle, de Bejaïa, Oran, Alger, Constantine ou Ghardaïa, était la plus belle ville. Mme Dupin y a mis un terme.

– Stop !

Immédiatement, plus un bruit. Mme Dupin sait se faire respecter.

– Vous allez rassembler vos idées dans le silence et, dans une minute, nous reprendrons la discussion. J'espère que vous serez plus calmes.

Mme Dupin a accompagné son injonction de deux gros yeux ronds qui nous ont impressionnés par ce qu'ils exprimaient à la fois de douceur et de fermeté. Toujours est-il que j'avais une minute pour réfléchir à ce que l'Algérie évoquait pour moi. Aussitôt des histoires du bled me sont revenues à l'esprit. Quand j'étais petit, papa et maman me racontaient un tas de choses, le soir, au moment de me coucher. Ils me parlaient de leurs villages respectifs, près d'Alger, de nos ancêtres, de leurs coutumes, etc. Leurs récits prenaient volontiers un tour fantastique et regorgeaient de détails. On aurait dit ces séries télé qui n'en finissent jamais. Comme je m'endormais avant la fin, je demandais toujours un résumé de l'épisode précédent. Parfois, des éléments avaient changé, noms, lieux, événements, mais quelle importance ? J'étais transporté dans un pays fabuleux par la force du verbe que seuls parfois quelques trémolos dans la voix de papa ou de maman venaient érailler.

Et puis, un jour, mes parents m'ont proposé de m'emmener en Algérie pour de vrai. On se doute bien que j'avais dit oui. J'étais le garçon le plus heureux de la Terre au départ de l'aéroport de Roissy. À l'arrivée à l'aéroport d'Alger débarquait le garçon bientôt le plus malheureux du monde. Loin des contes et légendes, la réalité m'avait rattrapé. La chaleur de l'été, l'attitude suspicieuse des douaniers, l'atmosphère de la rue et surtout le décalage aussitôt ressenti par rapport à mes cousins et cousines vivant sur place m'ont tout de suite accablé. Il y avait une frontière invisible entre ces gens-là et moi. Pour eux, j'étais le Français, l'intrus. Ils se moquaient de ma maladresse dans cet environnement différent, visiblement hostile à mes yeux. Le fait est que mon mode de vie était à mille lieues du leur. Un exemple parmi d'autres : quand j'ouvrais un robinet, c'était sans garantie que l'eau allait couler. La panne était particulièrement désagréable au beau milieu d'une douche. Et dans ces cas-là, la frontière, c'est moi qui avais tendance à la mettre : mes cousins et cousines étaient des « blédards », façon péjorative de les considérer. L'hostilité changeait de camp. Je n'étais pas comme eux, je ne pouvais pas vivre comme ça. Je ne m'étais jamais senti aussi français qu'en Algérie.

Je m'étais plaint auprès de mes parents dès le deuxième jour, et j'étais rentré une semaine après avec un de mes oncles en partance pour la France. Suite à cet épisode, chaque été, je restais chez tata Kenza, la sœur de ma mère, et je n'avais plus jamais réclamé les histoires du bled.

– Merci d'avoir été sages. Maintenant, quelqu'un peut-il me parler de quelque chose qui soit en rapport avec l'histoire ou la géographie de l'Algérie ?

Nous nous regardions du coin de l'œil pour savoir qui oserait parler le premier. C'est ainsi que j'ai repéré Redouane en plein sommeil. Une minute lui avait suffi ! Redouane était le cancre de la classe. À 14 ans et déjà deux redoublements, il nous dominait d'une tête. Depuis le début de l'année, il nous avait fallu composer avec ses humeurs. Il avait embrigadé une petite bande, Stéphane, Boubacar et Kevin, et ces quatre lascars étaient toujours fourrés ensemble, à l'affût d'un mauvais coup. Redouane régnait en maître par la taille et par le nombre, et les autres grands de la cour de récré le surnommaient Blanche-Neige : à côté de lui, nous avions l'air de nains. Cela dit, il faisait moins le malin face à un élève de son âge.

Mme Dupin n'a pas tardé à remarquer elle aussi que Redouane dormait. Kevin, Boubacar et Stéphane faisaient leur possible pour le réveiller en douce, mais trop tard. Déjà Mme Dupin s'approchait.

– Redouane, je vois bien que tu souhaites prendre la parole.

Pas de réaction de Redouane, malgré les efforts de plus en plus appuyés de sa bande. Un coup de coude de Stéphane, ultime tentative, lui a seulement fait changer de position. Mme Dupin se rapprochait toujours. Arrivée à quelques centimètres du dormeur, elle a élevé la voix :

– Ho ho ! Redouane, es-tu là ?

Redouane a failli tomber de sa chaise en sursautant. Ouvrant des yeux rouges de fatigue, il a marmonné :

– Hein ?

Tout le monde essayait de se retenir de rigoler, de crainte de se mettre Redouane à dos. Son regard est tombé sur moi.

– Ça te fait rire, Selim ?

Je ne riais pas plus que les autres, j'en voyais même qui affichaient une face hilare. Mais c'était toujours comme ça : Redouane passait ses nerfs sur moi. Meilleur élève de la classe, j'étais sa cible privilégiée, son souffre-douleur. D'habitude, il s'en tenait à des remarques désobligeantes, mais là, allez savoir quelle mouche l'avait piqué, il a expédié sa gomme dans ma direction. J'ai esquivé le projectile de justesse, mais Mme Dupin n'a pas manqué de réagir.

– Redouane, tu sors tout de suite !

Redouane n'a pas fait d'objections. Se faire mettre à la porte était exactement le résultat qu'il cherchait toujours, son objectif prioritaire. Il y avait réussi dès le premier cours de l'année en faisant le jeu de mots « Dupin au chocolat », qu'il avait décliné ensuite sous toutes les formes possibles, allant du pain aux amandes au pain de mie.

Pénétrant dans la classe, Mme Lopez, la CPE, appelée à la rescousse, n'a pas eu besoin de demander qui elle venait chercher pour l'emmener à son bureau. Redouane était l'un de ses clients les plus réguliers. Il a rassemblé ses affaires avec toute la mauvaise volonté du monde, et est sorti en traînant les pieds.